

LA PARABOLE DE L'ÉRABLE ET DU GRAND CÈDRE



Pierre-Gervais Majeau, prêtre

Il y avait autrefois, dans un petit boisé, au milieu des champs cultivés, un érable magnifique qui régnait depuis des décennies sur tous les autres arbres. L'automne venu, il se couronnait d'or pour affirmer sa souveraineté sur ce boisé minuscule. Les bouleaux, les peupliers ou les saules faisaient bien de courber l'échine devant sa majesté. Mais cet arbre-roi avait un problème de taille. Quand arrivaient les vents froids et les premières neiges, il perdait alors tous ses atours et semblait mort pendant des mois et des mois. Cependant, à ses côtés, poussait un grand cèdre qui avait un tronc de presque un mètre et ses branches rejoignaient celles de l'érable. Ce cèdre avait une carte gagnante dans ses cartons, il gardait sa beauté à l'année longue et ses graines attiraient plein de visiteurs et d'oiseaux. Ses branches offraient aussi une protection à l'année longue à tous les oiseaux des alentours. C'est ainsi qu'un soir d'hiver les autres arbres de ce boisé des plaines se mirent d'accord pour choisir le grand cèdre comme leur nouveau roi au grand déplaisir de cet érable dénudé qui le prit bien mal de ne plus être le point de mire. C'est bien connu que nous vivons dans un monde de compétition. Les pays, les multinationales, les politiciens... bref tout le monde a comme projet de prendre le contrôle, de dominer. Comment échapper à cette règle du jeu tout en restant dans la course. Ce combat est impitoyable, il est mené constamment et il fait les manchettes des téléjournaux quotidiennement. Notre défi est de questionner ce monde ainsi réglé par des contre-valeurs inspirées de l'Évangile. En visitant les ruines d'une antique ville gréco-romaine en Turquie, j'ai réalisé qu'il y avait un temple grandiose dédié au culte de l'empereur, l'augusteum et à l'entrée de cette même ville, il y avait la synagogue. Les premiers s'excluaient de ces deux pôles identitaires et ainsi, ils devenaient suspects de subversion politique et religieuse. Ils avaient l'audace d'ouvrir une autre Voie, celle de l'Évangile qui venait contester les deux ordres établis. Quel courage cela nécessitait de leur part pour ouvrir ce nouvel ordre, celui du Royaume. Et nous, aujourd'hui, saurons-nous ouvrir une troisième voie, celle d'une autre économie plus respectueuse de l'écologie, du partage des ressources entre les hémisphères, d'un meilleur équilibre entre les nantis et les appauvris? L'autre voie, entre les dominants et les dominés, est possible en ayant l'audace des premiers chrétiens. Le petit boisé où se livrait la quête du pouvoir entre l'érable et le cèdre, devient pour nous une image de cette réalité que nous connaissons aujourd'hui en ce monde compétitif. Une autre histoire maintenant qui nous rappelle cette lutte au prestige et à la concurrence.

Il y avait autrefois un geai bleu bien fier de lui. En effet, peu d'oiseaux peuvent se vanter de posséder une aussi belle livrée et un vol aussi vif et harmonieux. Beaucoup d'oiseaux l'enviaient d'être si choyé par la nature. Comme ce geai bleu savait qu'il était admiré de tous, il voulut en remettre un peu plus. Un jour, il s'approcha du ruisseau noir qui coulait au creux de la montagne, il prit un peu d'eau avec son bec afin de se rincer la gorge et par la suite, il alla se percher bien haut dans un grand pin et se mit à chanter de toutes ses forces. C'est là que le drame se produisit : sa voix était affreuse et criarde et en l'écoutant tous les autres oiseaux se mirent à rire et à se moquer de lui. Le pauvre geai eut la honte de sa vie, il descendit de l'arbre pour se cacher au plus vite dans un buisson épineux. À vouloir en mettre plein la vue, on s'expose à la risée de tous.

Ces paraboles nous rappellent que cette voie de la compétition et du prestige ne peut faire que des victimes et quelques gagnants. Depuis toujours, en Église, on s'est porté au soin des victimes mais sans mettre en cause le système qui engendrait de telles conséquences. Peut-être sommes-nous arrivés maintenant à un point de non-retour? Rappelons-nous qu'au Québec des années 50, on a lancé des grands projets de justice sociale en faisant naître des coopératives et des syndicats. Des prophètes ont payé un lourd tribut pour cet engagement audacieux. Depuis, notre Église ne parle plus de ces sujets de société. Sa parole est devenue ni sel ni lumière, elle est sans saveur. Si le sel se dessale avec quoi peut-on le saler, il n'est plus bon qu'à être jeté dans la rue. (Mt 5,13) Le sel que Jésus connaissait en son époque était ramassé sur les rives de la Mer Morte et on s'en servait pour allumer le feu des cuisines. Le sel de la terre dont nous sommes dépositaires devrait être en mesure d'allumer le feu de l'amour. Ces deux paraboles nous font voir clairement les règles du jeu actuel. Ces règles favorisent l'éclosion de groupes très fortunés tandis que l'ensemble des peuples souffrent de chômage et de récession. En Turquie, à Attalya, j'ai pu voir des hôtels d'un luxe inimaginable, des hôtels qui reproduisent des bâtiments célèbres comme le Kremlin, le Taj Mahal... Ces hôtels sont réservés aux très riches de nos sociétés qui y enfouissent des sommes colossales en luxe et en prestige tandis que les pauvres sont en nombre sans cesse croissant. De grandes questions sont donc posées maintenant à notre conscience et ne faire que soulager sans poser les jalons d'un nouvel ordre économique hypothèque sans cesse la crédibilité de notre Église.

